

UN ENTRETIEN AVEC MICHEL SERRES

« Il n'y a pas de plus grande tristesse pour une génération que de n'avoir pas de contact avec une autre. »

À la fois philosophe et scientifique, Michel Serres enseigne en France et aux États-Unis et est membre de l'Académie française. Au travers de ses nombreux livres, ce penseur contemporain, qui s'intéresse aussi bien à Tintin qu'aux mathématiques de Leibniz, porte un regard tonique, sensible et ouvert sur de nombreuses questions qui agitent notre monde.

En vieillissant, l'homme se transforme. Pouvez-vous nous parler de ces transformations ?

Avec l'âge, l'homme se détermine, devient de plus en plus singulier. Au début, il est indéterminé. Tous les choix sont possibles, puis se décident les uns après les autres, de sorte que l'âge conduit vers la singularité. Jeune, on n'existe que comme virtuel, et en vieillissant on descend vers la réalité. Cette personne qui s'appelle avec un nom et un prénom a d'abord des contours flous et puis, peu à peu, se nomme : c'est vraiment lui ou elle.

Est-ce que seul l'essentiel demeure ?

L'essentiel se construit. Dans la période indéterminée ou floue du début de la vie, il n'y a pas d'essentiel. On se trompe quand on dit qu'on vieillit. D'une certaine manière, on rajeunit.

Qu'est-ce que cela veut dire vieillir ?

Vieillir est le contraire de ce que l'on croit. Au moment où l'on n'a pas encore fait ses choix, on est alourdi par le poids de la tradition et des vérités enseignées. Jeune, on est vieux. On croit aux idées répandues dans les journaux, à celles qui courent les rues. On adhère à tout. On porte le poids de sa famille, de sa tradition, de son groupe, de la société. J'ai, pour ce qui me concerne, vécu l'avancée en âge comme un détachement de tous ces poids-là. **Vieillir c'est rejeter les idées préconçues, être plus léger.** D'une certaine manière, on est plus vieux quand on est jeune et plus jeune quand on est vieux. **La vie s'écoule comme un allègement progressif.**

Peut-on parler de sagesse ?

La sagesse, c'est savoir comment réagir dans telle ou telle circonstance. Mais l'important c'est l'improbable ou l'imprévisible. **À mesure que l'on avance en âge, on sait que le plus précieux de la vie est imprévisible.** La vie est glorieusement improbable. Laisser

ouvert cet improbable autour de soi, c'est peut-être cela l'expérience. L'expérience, en effet, consiste moins à savoir réagir dans les situations déterminées qu'à savoir accueillir la chose devant laquelle on n'aura aucune réaction.

L'expérience modifie l'apparence des êtres ?

« À partir d'un certain âge, on est responsable de son visage », dit-on. Le visage, comme le corps, porte la mémoire de l'individu. Les rides autour de mes yeux, de mon nez, ce sont les souvenirs de telle ou telle circonstance, la mémoire d'une couche de temps, et c'est ça ma responsabilité. Je porte sur mon visage ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je n'ai pas fait et ce que je regrette. Notre peau est notre mémoire.

Jeune, on n'est pas responsable de son visage. Les parents sont responsables du visage de l'enfant. Mais à partir d'un certain moment, à mesure que l'on construit sa vie, on est responsable de ce que l'on devient.

Pensez-vous que l'on choisisse sa vieillesse ?

J'ai dit que l'essentiel c'était l'imprévisible et je souhaite qu'on puisse choisir sa vieillesse. Je ne dis pas qu'on la choisit dans tous les cas, parce que les nécessités de la vie sont souvent plus lourdes que les possibilités de choix. La plupart des gens ne choisissent pas, hélas !

Est-ce important de rester en contact avec les jeunes ?

La joie de ma vie, son plaisir, ce qui en fait un paradis, c'est que je suis enseignant. Je suis toujours en contact avec la couche qui arrive, comme les flots de la mer, le flux de l'eau. Par le contact avec les générations qui arrivent, un enseignant est un peu comme un vigneron avec les crus futurs, imprévisibles. Un cru est bon, un autre moins bon, un cru est franchement mauvais, un cru vieillira bien. J'ai connu des générations de jeunes vieillies dès le berceau. D'autres, au contraire, qui auraient bouffé le monde. On ne peut pas prévoir.

Vous ne voyez pas d'évolution ?

Chaque couche d'âge a sa singularité. Quand on bat les cartes, il y a une donne. On a beau jeu ou on n'a pas beau jeu. L'arrivée de quatre cents jeunes nouveaux en octobre ou en novembre, c'est la donne. Est-ce qu'on va avoir beau jeu cette année ? Il y a des années heureuses et d'autres qui ne le sont pas. Dire qu'il y a évolution d'un point à un autre est un peu simplet. Les cartes sont brassées à chaque fois. Mais ce qui me frappe c'est qu'à mesure que le temps passe, et surtout dans ma spécialité, les gens qui viennent aux cours vieillissent chaque année. On ne touche pas désormais, dans nos spécialités littéraires, philosophiques ou historiques, simplement une couche de la jeune génération, mais aussi des gens plus âgés qui viennent écouter ces cours. Cela a fait beaucoup évoluer mon métier ces dernières années. Mes clients vieillissent : c'est ça l'évolution.

Est-ce positif ?

Dès qu'on fait un travail donné avec des gens de diverses générations, il est mieux fait, plus enrichissant. Un travail fait avec des gens d'une même génération est assez ennuyeux et sans intérêt.

Il n'y a pas de plus grande tristesse pour une génération que de n'avoir pas de contact avec une autre. Tout simplement parce que chacune croit toujours aux mêmes idées. Du coup, elle manque de cet apport, de cette mise en question que l'autre génération peut donner.

Vous ne croyez pas aux conflits des générations ?

Il n'y a pas de conflit de générations lorsqu'il y a bonne volonté réciproque, c'est-à-dire travail de groupe où toutes les générations sont représentées. Il en va des conflits de générations comme de tous les conflits : ils doivent probablement profiter à quelqu'un ou à quelques-uns qui les mettent en exergue, mais je n'ai jamais cru vraiment à leur existence. Je n'en ai jamais réellement connu.

Il y a des différences de culture. Le monde a changé de façon ahurissante depuis les temps de mon enfance, c'est-à-dire avant la guerre : la campagne a disparu, il n'y a plus de paysannerie, nous ne mangeons plus les mêmes choses et ainsi de suite. Par conséquent, les différentes générations n'ont pas la même culture. Cela ne veut pas dire qu'on entre en conflit pour autant. J'ai dit à propos des jeunes qu'il y avait chaque fois des nouvelles donnes. C'est vrai pour les gens à la retraite.

Nous sommes en présence d'une nouvelle génération de vieillards. Ils sont libres, ils sont en bonne santé, ils ont un peu d'argent. Je souhaite qu'ils s'intéressent à la culture, car je crois qu'étant donné la difficulté où nous sommes de sauver la culture littéraire, artistique, philosophique, ce sont eux qui peuvent la sauver parce qu'ils ont du temps et de l'expérience. Ils empêcheront la culture de se perdre et la culture les sauvera. Ce n'est pas seulement l'exercice gymnastique qui empêche de vieillir, c'est l'exercice intellectuel. **Lire, penser une chose un peu difficile entretient l'organisme mieux encore que ne peut le faire le sport.**

Encore faut-il que l'on soit disposé à écouter les vieillards ?

Non seulement on va les écouter, mais ce seront peut-être eux qui seront les plus écoutés, en cette fin de siècle. Ils n'ont qu'à se faire entendre.

On traite la culture maintenant sans temps. La culture demande du temps, la culture demande l'expérience.

Les gens plus âgés ont toutes les cartes en main pour que revienne un peu la beauté dans un monde qui s'enlaidit tous les jours.

Propos recueillis par Anne Meert.

Cet entretien est extrait du livre-catalogue de l'exposition « Un si grand âge » réalisée par J. M. Vantournhout et présentée par l'association Les Petits Frères des Pauvres, 64 avenue Parmentier, F-75011 Paris.

Mots-clés : vieillir – sagesse – générations – vieillesse – réflexion – culture
